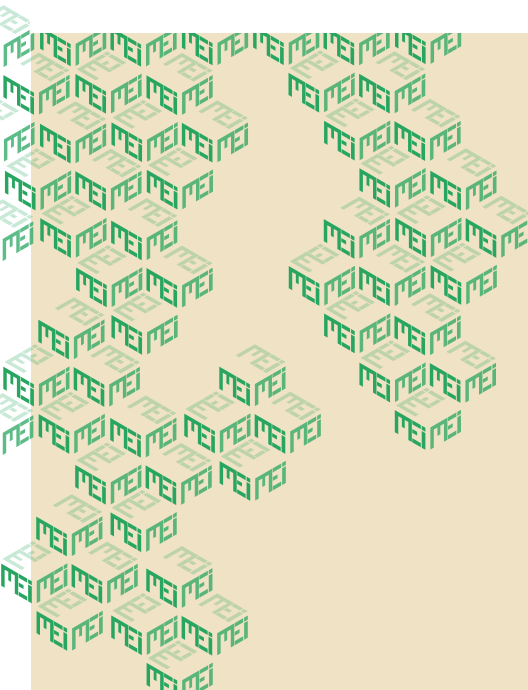




# LES TERRITOIRES DU VIRTUEL

**Mondes de synthèse (MMORPG), univers  
virtuels (Second Life), serious games,  
sites de rencontre...**

Sous la direction d'**Anolga Rodionoff**



**Richard Bégin**  
**Jessica de Bideran**  
**Manuel Boutet**  
**Mathilde Brion**  
**Isabel Colón de Carvajal**  
**Sylvie Craipeau**  
**Karleen Groupierre**  
**Edwige Lelièvre**  
**Sandra Lemeilleur**  
**Stéphane Natkin**  
**Pascal Robert**  
**Anolga Rodionoff**  
**Hovig Ter Minassian**  
**Serge Tisseron**  
**Laurent Trémel**  
**Mathieu Triclot**  
**Michel Vergne**  
**Stéphane Vial**



*Sous la direction de*  
***Anolga Rodionoff***

# **LES TERRITOIRES DU VIRTUEL**

**MONDES DE SYNTHÈSE (MMORPG),  
UNIVERS VIRTUELS (SECOND LIFE),  
SERIOUS GAMES, SITES DE RENCONTRE...**

MEI N°37

*L'Harmattan*

## MEI « Médiation & information ». Revue internationale de communication

UNE REVUE-LIVRE. — Créée en 1993 par Bernard Darras (Université de Paris 1) et Marie Thonon (Université de Paris VIII), MEI « Médiation Et Information » est une revue thématique biannuelle présentée sous forme d'ouvrage de référence. La responsabilité éditoriale et scientifique de chaque numéro thématique est confiée à une Direction invitée, qui coordonne les travaux d'une dizaine de chercheurs. Son travail est soutenu par le Comité de rédaction et le Comité de lecture. Une contribution Centre de Recherche, Images, Cultures et Cognitions permet un fonctionnement souple et indépendant.

UNE REVUE-LIVRE DE RÉFÉRENCE. — MEI est l'une des revues de référence spécialisées en Sciences de l'information et de la communication, reconnue comme "qualifiante" par l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (aéres). Elle est de plus certifiée par le Conseil national des universités (CNU). Le dispositif d'évaluation en double aveugle garantit le niveau scientifique des contributions.

UNE REVUE-LIVRE INTERNATIONALE. — MEI « Médiation et information » est une publication internationale destinée à promouvoir et diffuser la recherche en médiation, communication et sciences de l'information. Onze universités françaises, belges, suisses ou canadiennes sont représentées dans le Comité de rédaction et le Comité scientifique.

UN DISPOSITIF ÉDITORIAL THÉMATIQUE. — Autour d'un thème ou d'une problématique, chaque numéro de MEI « Médiation et information » est composé de deux parties. La première est consacrée à un entretien avec les acteurs du domaine abordé. La seconde est composée d'une quinzaine d'articles de recherche.



Monnaie Kushana, représentation de Mithra

Source : Hinnels, J., 1973. *Persian Mythology*. Londres : Hamlyn Publishing Group Ltd.

Médiation et information, tel est le titre de notre publication. Un titre dont l'abréviation MEI correspond aux trois lettres de l'une des plus riches racines des langues indo-européennes. Une racine si riche qu'elle ne pouvait être que divine. C'est ainsi que le dieu védique Mitra en fut le premier dépositaire. Meitra témoigne de l'alliance conclue entre les hommes et les dieux. Son nom évoque l'alliance fondée sur un contrat. Il est l'ami des hommes et de façon plus générale de toute la création. Dans l'ordre cosmique, il préside au jour en gardant la lumière. Il devient Mithra le garant, divin et solaire pour les Perses et il engendre le mithraïsme

dans le monde grec et romain.

Retenir un tel titre pour une revue de communication et de médiation était inévitable. Dans l'univers du verbe, le riche espace sémantique de *mei* est abondamment exploité par de nombreuses langues fondatrices. En védique, *mitra* signifie "ami ou contrat". En grec, *ameibein* signifie "échanger", ce qui donne naissance à *amoibaioi* "qui change et se répond". En latin, quatre grandes familles seront déclinées : *mutare* "muter, changer, mutuel...", *munus* "qui appartient à plusieurs personnes", mais aussi "cadeau" et "communiquer", *meare* "passer, circuler, permission, perméable, traverser..." et enfin *migrare* "changer de place".

© 2013, auteurs & Éditions de l'Harmattan.

7, rue de l'École-polytechnique. 75005 Paris.

Site Web : <http://www.librairieharmattan.com>

Courriel : [diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr) et [harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-02374-8 EAN : 9782343023748

**Direction de publication**

Bernard Darras

**Rédaction en chef**

Marie Thonon

**Comité scientifique**

Jean Fisette (UQAM, Québec)  
Pierre Fresnault-Deruelle (Paris I)  
Geneviève Jacquinet (Paris VIII)  
Marc Jimenez (Paris I)  
Gérard Loiseau (CNRS, Toulouse)  
Armand Mattelart (Paris VIII)  
J.-P. Meunier (Louvain-la-Neuve)  
Bernard Miège (Grenoble)  
Jean Mouchon (Paris X)  
Daniel Peraya (Genève)

**Comité de lecture**

Alexandra Bal, Ryerson University, Canada  
Janine Delatte, université Paris VIII  
Emmanuel Mahé, Ensad, Paris  
Jacob Matthews, université Paris VIII  
Alain Mons, université Bordeaux III  
Louise Poissant, Uqam, Canada  
Vincent Rouzé, université Paris VIII  
Marie Thonon, université Paris VIII

**Secrétariat**

Gisèle Boulzaguet

**Comité de rédaction**

Dominique Chateau (Paris I)  
Bernard Darras (Paris I)  
Pascal Froissart (Paris VIII)  
Gérard Leblanc (École nationale supérieure  
« Louis-Lumière »)  
Pierre Moeglin (Paris XIII)  
Alain Mons (Bordeaux III)  
Jean Mottet (Paris I)  
Marie Thonon (Paris VIII)  
Patricio Tupper (Paris VIII)  
Guy Lochard (Paris III)

**Correspondants**

Robert Boure (Toulouse III)  
Alain Payeur (Université du Littoral)  
Serge Proulx (UQAM, Québec)  
Marie-Claude Vétraino-Soulard (Paris VII)

**Remerciements**

Ce numéro de la revue MEI a vu le jour grâce au soutien du Conseil Scientifique de l'université Paris VIII, du Cemti (Centre d'Études sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation) de l'université Paris VIII et de l'UFR Culture et Communication de l'université Paris VIII.

Les articles n'engagent que leurs auteurs ; tous droits réservés.  
Les auteurs des articles sont seuls responsables de tous les droits relatifs  
aux images qu'ils présentent.  
Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement  
de son auteur ou de ses ayants droits, est illicite.

Éditions Op. Cit. — Revue MEI « Médiation et information »  
6, rue des Rosiers. 75004 Paris (France)  
Tél. & fax : +33 (0) 1 49 40 66 57  
Courriel : revue-mei@laposte.net

<http://www.mei-info.com/>



## Présentation

Anolga Rodionoff -----7

## Entretiens

*Questions à Sylvie Craipeau et Stéphane Natkin*

*Entretiens avec Anolga Rodionoff* ----- 11

## Dossier & Hypothèses

### Le virtuel comme matrice logico-mathématique dans les « espaces » jouables

*Au-delà de l'espace jouable : enjeux techniques et perceptifs du level-design*

Mathilde Brion ----- 41

*Gameplay et narration dans les jeux de rôle en ligne : entre standardisation et renouvellement*

Edwige Lelièvre ----- 51

### Le virtuel comme analyseur

*Des territoires virtuels entre références savantes et récit fictionnel. L'exemple d'un serious game au musée d'histoire de Nantes*

Jessica de Bideran -----69

*Ghost Invaders comme paradigme du métissage entre territoires réels, territoires virtuels, territoires fictionnels ?*

Karleen Groupierre -----81

*Le mobilophile ou les aventuriers du lieu perdu*

Richard Bégin ----- 93

*Au-delà du virtuel : interactions sociales et spatiales dans et autour d'un univers vidéoludique*

Manuel Boutet, Isabel Colón de Carvajal, Hovig Ter Minassian, Mathieu Triclot -----103

*Jeux de gestion et enseignement des langues*

Michel Vergne ----- 117

### L'imaginaire du virtuel

*Les sites de rencontre : agencement de désirs et territoire de subjectivation*

Sandra Lemeilleur ----- 131

*Du virtuel psychique au virtuel numérique : vers une nouvelle culture*

Serge Tisseron ----- 139

### Critique et déconstruction du virtuel

*Les univers virtuels : vers une nouvelle « civilisation du loisir » ?*

Laurent Trémel ----- 153

*Le virtuel entre territoire et paradoxe de la simultanéité.*

*Pour une anthropologie communicationnelle de la virtualisation*

Pascal Robert ----- 165

*Contre le virtuel, une déconstruction*  
Stéphane Vial .....177

*Le virtuel comme notion-valise*  
Anolga Rodionoff .....189



# Présentation

Anolga Rodionoff<sup>1</sup>

Université Paris VIII - Cempti

Au virtuel sont associées de nombreuses significations si bien que celui-ci se dérobe très souvent à l'analyse. Parmi elles, certaines renvoient au domaine de la technique, d'autres tiennent le virtuel pour un concept, d'autres significations enfin se rapportent au domaine de l'imaginaire. Le pari et l'ambition de ce numéro étaient de prendre acte de ses diverses significations, une première étape pour le déconstruire et le circonscrire. Une seconde étape nécessaire supposait ensuite de réduire son champ d'application. Aussi, ce numéro rassemble des analyses qui interrogent le virtuel, à partir des mondes de synthèse (ou MMOG), des univers virtuels (tels Second Life), des *serious games* ou encore des sites de rencontre en ligne.

L'idée que le virtuel construise des mondes, des univers et, en quelque sorte, des territoires - compte tenu de son omnipotence dans un grand nombre de pratiques sociales - était également centrale. Des territoires, dont on a quelques raisons de penser qu'ils ont leur réalité propre. Tel a été également le pari de ce numéro : suggérer qu'à côté du territoire physique et concret existent bel et bien d'autres territoires mais virtuels.

Si quatre axes structurent la thématique de ce numéro, les différentes façons d'envisager le rapport du virtuel à la réalité concrète restent frappantes. On passe d'un virtuel comme prolongement de la réalité - où rien ne distingue le premier de la seconde -, voire à un virtuel qui s'y substitue, à un virtuel qui s'y oppose, jusqu'à son hybridation, son métissage ou son articulation avec la réalité. Le nombre réduit des analyses se rapportant au versant logico-mathématique du virtuel - c'est-à-dire à sa définition technique - résonne avec l'un des constats d'A. Gras, selon qui, tout concourt aujourd'hui à rendre la technique neutre et transparente pour la faire oublier<sup>2</sup>. C'est sans doute cet oubli de la technique qui explique la diversité du statut du virtuel face à la réalité physique et partant la difficulté à le définir.

Inversement, s'ajoute une autre dimension très présente, l'imaginaire formé d'un ensemble de représentations antithétiques, libertaires et liberticides, et plus généralement technophiles et technophobes, quasi indissociables de

---

<sup>1</sup> [anolga.rodionoff@univ-paris8.fr](mailto:anolga.rodionoff@univ-paris8.fr)

<sup>2</sup> Gras, A. (1997). *Les macro-systèmes techniques*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? » et (2003). *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*. Paris : Fayard.

la pratique des jeux virtuels et du virtuel<sup>3</sup>. Inversement proportionnel même, dirai-je, comme si cet imaginaire avait pour fonction de combler l'impensé de la technique. Vertus pédagogiques des jeux en ligne, rencontres amoureuses et désirs *via* des sites internet ou encore rêveries et imagination facilitées par l'ordinateur ou, symétriquement, repli sur soi, manipulation de l'Autre et toute puissance engendrés par les pratiques des jeux virtuels expriment une part de cet imaginaire. Enfin, une autre part importante des réflexions consacre le caractère analyseur, voire heuristique du virtuel, lorsque ses pratiques questionnent le jeu, la réalité mais aussi le hors-jeu ou encore la fiction, etc.

Logiquement, les trois premiers axes reprennent les trois domaines de signification quasi indissociables du virtuel. Toutefois, les lignes de partages entre chacun d'eux sont poreuses et montrent ainsi la difficulté qu'il y a à circonscrire le virtuel. Un dernier axe rassemble des analyses critiques qui déconstruisent le virtuel.

Le premier axe regroupe ainsi les réflexions qui s'intéressent à l'aspect technique du virtuel, c'est-à-dire au virtuel comme matrice logico-mathématique. Son domaine est donc celui de la programmation. Ce sont de jeunes chercheurs quelquefois artistes (Mathilde Brion et Edwige Lelièvre) qui sont les plus enclins à s'intéresser au domaine de la modélisation auquel renvoie le virtuel pour en rappeler les limites et les contraintes auxquelles se voit confronter tout concepteur de jeux vidéo hors ligne et en ligne. Ce sont alors deux mondes – le virtuel et la réalité concrète - qui sont approchés et distingués non sans difficulté.

Le deuxième axe regroupe des contributions qui manifestent sinon les tentatives de situer le virtuel au rang d'un concept, du moins son caractère analytique déjà esquissé par E. Lelièvre qui interroge le dualisme réel/non réel et la discontinuité jeu/hors-jeu. Le virtuel comme analyseur se traduit en effet par les questions auxquelles ouvrent ses pratiques : à propos du virtuel, du réel et du rapport du premier avec le second, c'est-à-dire encore à propos de « l'espace » et du temps virtuels et de leur rapport à la spatialité et au temps existentiel ; à propos encore de la fiction et de ses relations à la réalité ; à propos enfin du jeu, du hors-jeu et de leur rapport respectif.

Ainsi pour Jessica de Bideran, Karleen Groupierre mais également Richard Bégin, il s'agit bien de penser le rapport du virtuel au réel. J. de Bideran parle ainsi d'image-objet à propos d'un monument virtuel (la

---

3 *La dimension imaginaire du virtuel et, plus généralement, des techniques d'information et de communication (ou TIC) est loin d'être anecdotique, ne serait-ce que parce que cet imaginaire construit les usages des TIC. Depuis 2011, existe d'ailleurs la chaire de recherche et de formation « Modélisations des imaginaires, innovation et création ». Sous la responsabilité de P. Musso, elle a été créée par l'Ecole Telecom Paris-Tech et l'université de Rennes II ainsi que par quatre partenaires industriels dont Orange et Ubisoft.*

restitution du Nantes du XVIIIe s) qui juxtapose les espaces et croise les temps. L'un des intérêts, et non des moindres, de sa réflexion tient à ne pas penser le virtuel en terme spatial. R. Bégin lui aussi identifie des images-objets, à propos de photographies prises à l'occasion d'événements tragiques et partagées *via* le téléphone mobile, pour s'interroger sur le type d'espace produit par la mobilographie. Tandis qu'à partir de l'Arg (ou Alternate reality game) Ghost Invaders qu'elle a conçu avec E. Lelièvre, K. Groupierre observe des métissages ou les entrecroisements entre monde concret, monde virtuel, monde fictif pour, entre autres choses, éprouver leurs limites mais aussi questionner le jeu.

D'autres mettent davantage l'accent sur le jeu dans les mondes virtuels en ligne et son rapport au hors-jeu. Manuel Boutet, Isabel Colón de Carvajal, Hovig Ter Minassian et Mathieu Triclot insistent, par exemple, sur le hors-jeu des jeux en ligne, sans qu'on sache très bien si le « dans le jeu » se différencie du « autour du jeu », c'est-à-dire si principalement le virtuel se différencie de la réalité concrète. Michel Vergne, de son côté, attribue des vertus éducatives aux *serious games* et oppose d'emblée le virtuel au réel. Après avoir été un simple divertissement à la maison ou au laboratoire, le jeu de gestion en ligne prend, note-t-il, de l'épaisseur [*via* les exercices écrits] et à l'occasion de conversation entre apprenants. C'est reconnaître en quelque sorte que le jeu se situe dans le monde virtuel en ligne et l'apprentissage en dehors. Son propos est pour ainsi dire le négatif de celui d'E. Lelièvre qui considère que le jeu en ligne n'offre plus de possibilités de jouer et situe le jeu en dehors de celui-ci. Enfin, J. de Bideran comme M. Vergne mettent en question le caractère éducatif du *serious game* pour situer les moments dédiés à l'apprentissage dans le hors-jeu du jeu en ligne.

Ainsi, se voit d'abord questionné le virtuel et son rapport à la réalité afin de savoir si ces jeux virtuels sont en dehors ou dans la réalité, c'est-à-dire s'il existe en quelque sorte une réalité qui serait vraie à côté d'une réalité qui serait fausse. Elles dévoilent ensuite les brouillages entre le jeu et le hors-jeu. En l'occurrence, les pratiques du jeu virtuel questionnent ce qui, habituellement, relève du jeu et ce qui n'en relève pas. D'une certaine façon, elles mettent en cause la définition essentialiste du jeu et, en conséquence, son rapport à la réalité.

Un troisième axe réunit des réflexions qui mettent plus franchement l'accent sur l'imaginaire associé au virtuel bien que cet imaginaire traverse certaines autres contributions. Sandra Lemeilleur s'intéresse ainsi à l'agencement du désir quand le territoire de séduction s'élargit à l'espace virtuel, à travers des sites de rencontre classiques tels, Meetic Affinity, et d'autres sites de rencontre géolocalisés tels, Blendr. Quant à Serge Tisseron, il confronte quatre attitudes mentales - fantasme, rêve, imagination, virtuel - au virtuel numérique, reconnaissant le mélange

ou le métissage de celles-ci avec celui-là, pour plaider la thèse d'une nouvelle culture du virtuel. On retrouve une part de l'imaginaire associé au virtuel, sous la plume de L. Trémel, dans sa diatribe vis-à-vis des thèses post-humanistes dont certaines sont inspirées par les jeux virtuels. P. Robert, S. Vial et A. Rodionoff soulignent, eux, l'idéologie, le mythe ou les représentations qui s'y rapportent.

Le quatrième axe rassemble enfin des analyses critiques qui déconstruisent les jeux virtuels ou le virtuel. Laurent Trémel s'engage d'abord dans une critique radicale des loisirs dont les jeux virtuels sont une des composantes. S'il insiste sur la différence entre jeux de rôle papier et jeux de rôle en ligne, ses questions sont ensuite d'ordre épistémologique face à l'importance prises par les analyses compréhensives des jeux vidéo plutôt que par les analyses critiques. Pascal Robert s'intéresse, lui, à la virtualisation et à ce qu'elle autorise, et notamment, au paradoxe de la simultanéité. Enfin et pour conclure ce numéro, deux contributions en miroir : l'une de Stéphane Vial qui conteste l'existence du virtuel pour ne reconnaître que le numérique, la seconde d'Anolga Rodionoff qui identifie le virtuel à une notion-valise.

En guise d'ouverture à ces différentes analyses, les points de vue de Sylvie Craipeau et Stéphane Natkin qui ont bien voulu se prêter au jeu de l'entretien et que je remercie chaleureusement. Deux points de vue, selon deux approches différentes – socio-anthropologique pour la première et socio-technique pour le second -, qui reviennent pour partie sur les trois domaines de significations associés au virtuel.

# Le mobilophile ou les aventuriers du lieu perdu

**Richard BÉGIN**

Professeur en Études Cinématographiques, université de Montréal  
r.begin@umontreal.ca

L'utilisation du téléphone portable « intelligent » aux fins de captation d'un événement a pour effet d'occasionner une différenciation entre la situation concrète du témoin et l'image de cette situation. Cette image préserve avant tout la sensibilité du témoin, laquelle se perçoit dans les gestes, les sons et le déplacement du sujet. Or si l'appareil mobile entraîne une perte du lieu concret et perceptible, il permet cependant la production d'un espace abstrait et sensible. Cet espace sensible est celui qui circule dans l'Internet et qui fait en sorte de générer de nouvelles identités anonymes qui ont toutes en commun de participer à une mise en mouvement – une é-motion – commune du lieu. Il s'agit d'une communauté de « mobilophiles », soit d'une association virtuelle de sujets, habités par le désir de partager une sensibilité *via* une écriture de la mobilité. C'est l'analyse des tenants et aboutissants de cette « mobilographie » qui nous permettra de saisir en quoi la pratique spatiale technologiquement orientée par l'appareil mobile permet l'instauration d'un territoire virtuel inédit.

The use of 'smart' phones for capturing an event causes a differentiation between the actual situation of the witness and the image of this situation. This image above all preserves the sensitivity of the witness, which can be perceived in the gestures, sounds and movements made by the subject. But if the mobile device causes the loss of the tangible and perceptible location, it however allows the production of an abstract and sensitive space. This sensitive space is the one that is disseminated through the Internet and generates new anonymous identities that all foster a common 'setting in motion' – in e-motion – of the place. It is a community of 'mobilophiles,' i.e. a virtual association of subjects, driven by the desire to share their sensitivity through mobile grammar. The analysis of all the aspects of this 'mobilography' will allow us to understand how the spatial practice technologically oriented by mobile devices allows the introduction of a novel virtual space.

Le téléphone portable est un « objet philosophiquement intéressant » souligne Umberto Eco, dans la préface du livre de Maurizio Ferraris, « *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile* » (2005). Ce dispositif a ceci d'intéressant qu'il permet à ses utilisateurs d'être en perpétuelle délocalisation. Philosophiquement, cela questionne la relation de l'être à l'espace. Une relation qu'évoque le titre de l'essai de Ferraris ; « t'es où ? » questionne constamment l'utilisateur du téléphone portable s'adressant à un interlocuteur qui, comme lui, se définit par la mobilité qui le caractérise en tant qu'utilisateur de ce type de dispositif. La popularité actuelle du téléphone « intelligent » ainsi que sa constante utilisation pour communiquer, pour partager des images et des informations ou encore pour se retrouver, font bien en sorte de « changer de fond en comble notre mode de vie » mais, plus remarquable encore, de transformer notre rapport à l'espace. La question « t'es où ? » est en ce sens symptomatique d'un espace inédit dans lequel les interlocuteurs ne sont plus là où ils devraient être, mais là où le dispositif leur permet d'aller. Nous ne sommes ainsi jamais certains de l'endroit concret et physique où se situe actuellement notre interlocuteur, mais nous sommes au moins sûrs qu'il évolue dans le même espace abstrait et virtuel que le nôtre.

L'appareil mobile produit de l'espace, c'est indéniable. Mais il ne s'agit plus d'un espace global de communication comme celui auquel nous avait habitué le téléphone conventionnel. Les pôles traditionnels de la communication qu'incarnent l'émetteur et le récepteur se sont, pour ainsi dire, virtualisés. L'un et l'autre des communicants n'ont plus dorénavant à demeurer là où l'appareil les *situe*. Désormais, les utilisateurs se mobilisent et participent du même coup à la production d'un espace de communication émancipé de toute position ou situation physique ; un espace dématérialisé, en somme, dont le téléphone portable est le médiateur privilégié. C'est ainsi que l'appareil mobile délocalise son utilisateur et l'engage de fait dans une production spatiale abstraite dont il est moins l'instigateur qu'un simple acteur. Ce qu'on pouvait dire de la téléphonie traditionnelle n'est plus vrai maintenant, soit que cette dernière était redevable d'un espace concret préalablement constitué par l'homme. Plus exactement, le téléphone traditionnel trouvait *sa place* là où l'utilisateur en déterminait l'endroit. Cette place, ou ce lieu – de la cabine téléphonique au salon – disparaît progressivement, et l'espace préalablement constitué avec elle. Ne reste en somme qu'un espace abstrait et « mobile » que détermine seul le dispositif, identifiant par conséquent son propre sujet tout aussi mobile.

On doit ainsi reconnaître à tout dispositif le pouvoir de produire son sujet. Ce qu'exprime d'ailleurs Giorgio Agamben lorsque, en prolongeant et en recontextualisant l'analyse de Michel Foucault sur les dispositifs de surveillance, il souligne que tout dispositif a la « capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants » (Agamben 2007, p. 31). Cette capacité du dispositif d'orienter les gestes et les conduites a pour conséquence d'entraîner un processus

de subjectivation, au sens où tout dispositif commande une utilisation particulière. De sorte qu'on utilise peut-être moins le dispositif qu'il ne nous détermine d'emblée comme *son* sujet. Il nous faut comprendre le téléphone portable intelligent en ce sens, puisqu'il est dans sa nature de contraindre son utilisateur, à s'assujettir à la production d'un espace virtuel abstrait, composé d'un ensemble d'autres utilisateurs communiquant ensemble, sans égard à l'endroit où, concrètement, ils se situent. Cette atomisation de l'utilisateur ou du communicant a pour double résultat d'abstraire ce dernier de l'endroit où il se situe et de faire désormais de lui le sujet d'un espace virtuel, au sein duquel il a pour fonction de se mobiliser. C'est cette fonction que l'on doit interroger si l'on souhaite saisir une grande partie de ce qui rend le téléphone portable « philosophiquement intéressant ».

### Le mobilophile

Depuis l'intégration de la caméra numérique au sein du dispositif et depuis qu'il lui est possible d'accéder à l'Internet, le téléphone portable s'est fait « intelligent ». Ce passage de la première à la troisième génération de téléphone portable n'a cependant rien changé à la production d'espaces virtuels, bien au contraire ; ce passage n'a fait que rendre ces espaces davantage abstraits. L'espace y est tout aussi virtuel, à la différence qu'il est désormais possible de localiser l'utilisateur grâce aux images qu'il fait circuler dans les sites de téléversement vidéo ou *via* l'une des nombreuses applications de géolocalisation permettant de le situer où qu'il soit sur la planète. Ceci ne veut cependant pas dire que l'utilisateur évite toute délocalisation, puisque le « lieu » dont il est ici question demeure orienté par le dispositif. Il s'agit d'un lieu traduit, c'est-à-dire transformé et transcodé par un appareillage mobile « élargi » ; un lieu médiatisé en somme par les nouveaux *comportements* « intelligents » du dispositif, lequel intègre désormais la captation d'images et la technologie satellitaire. L'expérience du lieu demeure ainsi conditionnée par l'intelligence de la machine puisqu'elle prolonge les fonctions technologiques propres à cette dernière ; une intelligence technique qui a tôt fait de transformer l'utilisateur du dispositif en un sujet sensible, non pas à sa situation actuelle, mais aux possibles virtualisations techniques de celle-ci. Une virtualisation de l'actuel que permettent entre autres les fonctions de géolocalisation. Il s'agit en somme d'une sensibilité littéralement conduite par le dispositif et qui a pour conséquence de faire du téléphone portable intelligent un médiateur esthétique à part entière. Et s'il est « esthétique », c'est qu'il conduit son utilisateur à partager une expérience sensorielle du lieu perceptible qui, par ce même partage, permet de produire un espace abstrait n'existant que par la seule fabrique médiatique de celui-ci. Ce qui en fait un espace éminemment virtuel.

Aussi, l'utilisateur témoin d'un événement réel est-il moins habité par le désir de témoigner de sa situation particulière que par celui de partager une sensibilité. Nous pourrions parler dans ce cas-ci d'une sensibilité *appareillée* puisque

l'expérience de l'événement, voire l'expérience concrète d'un lieu réel, est ici déterminée par le comportement technologique du dispositif. Ce comportement se résume en une volonté animée par la mobilité. On peut ainsi reconnaître au dispositif une nature intentionnelle. L'intention du dispositif est de traduire, dans la mobilité, le lieu réel de l'événement de manière à en saisir puis à en diffuser le caractère sensible. Aussi, l'événement n'est-il plus condamné à être simplement rapporté ou représenté puisqu'il peut être « pratiqué » par l'intelligence du dispositif. Cette forme de pratique spatiale appareillée de l'événement participe de l'établissement d'une écriture de la mobilité, bref d'une « mobilographie ». On constate déjà qu'une telle mobilographie a mis peu de temps à entraîner une véritable « mobilophilie », soit une culture visuelle de la mobilité susceptible de générer des attentes et de provoquer, chez l'utilisateur et le spectateur, un jugement esthétique inédit. Les chaînes d'informations télévisées répondent, d'ores et déjà, à cette attente en diffusant, sans retenue, les images captées à l'aide de téléphones portables, avant même parfois de s'assurer de la véracité de leur contenu. Il s'agit d'une diffusion qui participe de cette nouvelle esthétique en ce qu'elle a pour objectif, on s'en doute, d'ajouter un peu de pragmatisme émotionnel à un reportage qui, autrement, demeurerait de l'ordre de la représentation et de la spéculation discursive. Aussi, ces images captées au moyen de la téléphonie mobile s'inscrivent-elles à la fois dans le monde médiatique et dans la culture visuelle en général comme les traces d'une visualité particulière permettant ni plus ni moins de produire l'espace de l'événement.

Il s'agit cependant ici de produire et de diffuser un espace sensible, évoquant une présence et une pratique spatiale, plutôt que de représenter l'espace réel de l'événement comme le ferait l'intermédiaire télévisuel habituel. Par la sensibilité spatiale que ces images produisent, il importe peu finalement que l'événement soit visible et s'offre à l'explication ; ces images référant davantage à l'émotion se dégageant d'une pratique spatiale technologiquement orientée qu'à l'événement proprement dit. Ce qui fait en sorte que ces images relèvent, avant toute transcendance discursive, de l'autoréférentialité du médium. C'est ainsi que le téléphone portable acquiert le statut de médiateur esthétique, car il traduit une émotion liée à une pratique spatiale littéralement guidée par l'appareil mobile. C'est ce caractère intentionnel du dispositif qui génère son propre sujet : le mobilophile. Si le cinéophile est l'ami du cinéma, le mobilophile est l'ami de la mobilité. Mais plus encore, le mobilophile se définit par les moyens de son dispositif puisque ceux-ci lui permettent d'exister dans l'espace sensible ainsi produit par l'appareillage mobile. De même l'identité du sujet se résume-t-elle au caractère somatique de l'image, notamment dans la gestualité que l'on devine, le souffle que l'on entend et l'environnement qui est parcouru. C'est que le lieu du mobilophile ne se situe pas dans un environnement réel et concret, mais bien dans l'espace sensible et abstrait produit par la seule mobilité du dispositif. Illustrons tout cela d'un exemple.



Considérons l'exemple véritable d'un individu présent sur les lieux réels d'un séisme. Plus exactement le séisme du 11 mars 2011 qui a frappé le Japon. L'événement était à peine survenu qu'une quantité impressionnante d'images captées avec des téléphones portables fut aussitôt diffusée sur l'Internet. L'une d'elles attire plus particulièrement notre attention parce qu'elle est exemplaire. Il s'agit d'une image présentant l'intérieur d'une chambre à coucher que les effets du séisme ont mis sens dessus dessous. Nous entendons la voix et les cris d'un jeune garçon que l'on devine paniqué. Aussitôt le séisme terminé, l'utilisateur du dispositif, reprenant son souffle, pointe l'appareil sur une lampe accrochée au plafond poursuivant tranquillement le balancement occasionné par l'événement venant de se produire. Au bout de quelques secondes, le jeune garçon, que l'on devine accroupi au sol, se lève et dirige soudainement sa caméra vers son écran d'ordinateur sur lequel apparaît une carte du Japon. Cette scène est exemplaire en ce qu'elle ne représente pas le séisme, mais ses effets sur celui qui, là et à ce moment, dispose de l'appareil lui permettant de communiquer une sensation. Cette sensation est orientée par le dispositif mobile puisqu'elle est foncièrement liée à l'intentionnalité technologique de l'appareil. Ainsi, l'appareil produit l'espace sensible de l'événement, et l'utilisateur le sait fort bien. Cet espace sensible n'est pas de l'ordre du vécu, mais de l'ordre de la médiation esthétique. On peut dès lors deviner que c'est toute une nouvelle esthétique du désastre qui se met en place. La même chose peut être dite de la figure du témoin, lequel se définit ici par son souffle, sa gestualité et ses déplacements. Ce « nouveau » témoin est un mobilophile en ceci qu'il conjugue son expérience réelle à une écriture de la mobilité.

L'utilisation « mobilophilique » de ces images permet ensuite aux chaînes d'informations d'ajouter, à la froide représentation d'un événement, l'émotion « à chaud » transmise par celui qui y était. Souvent, comme c'est le cas ici, ces images ne montrent rien de l'événement. Elles évoquent plutôt la panique, la curiosité ou le choc de celui qui, au moment opportun, tenait entre ses mains l'appareil mobile. Songeons également à ces images prises lors de la fusillade survenue au *Eaton Center* à Toronto le 2 juin 2012. L'image ayant le plus circulé sur l'Internet et sur les chaînes d'informations télévisées provenait du téléphone portable d'un client présent sur les lieux du drame. Cette image ne montre rien de la fusillade. On y reconnaît cependant les jambes d'une personne courant, le défilement du carrelage sous ses pieds et la rumeur d'une foule apparemment paniquée. Même s'il nous est impossible de percevoir l'événement en soi, le mouvement, le cadrage ainsi que le son n'en communiquent pas moins l'émotion qu'il provoque. Ainsi, parce qu'elles ne relèvent pas de l'intention de représenter l'événement et de le rendre perceptible mais plutôt pour dessein de communiquer une sensibilité, ces images s'avèrent être avant tout des objets d'origine technosomatiques. Ce qu'exemplifient ces images évoquant le corps, l'essoufflement et

les gestes du témoin de la fusillade. Si ces images deviennent ainsi des « objets », c'est non seulement parce qu'elles se présentent à nous et affectent nos sens, mais aussi surtout parce qu'elles opèrent, par leur seule circulation, un véritable partage du sensible. En d'autres termes, ces images s'échangent, se distribuent, se multiplient et s'objectivent par la même occasion. Elles contribuent par le fait même à l'élaboration d'une nouvelle économie visuelle – ou iconologie – de l'événement fondée sur la mobilité de l'individu *appareillé* ainsi que sur le partage d'une sensibilité liée à la pratique spatiale technologiquement orientée de celui-ci.

### **L'émotion technique et la virtualisation du lieu.**

C'est à partir du 26 décembre 2004, date du violent séisme ayant secoué le littoral indonésien, qu'on aura pu prendre la mesure exacte de ce qu'implique - pour notre culture visuelle moderne et pour la définition d'une nouvelle pratique spatiale -, l'utilisation de l'appareil mobile avec caméra numérique intégrée. Au moment où le tsunami frappait la province de Phuket, de nombreux touristes sur place furent en mesure de diffuser, de manière quasi instantanée, leur pratique spatiale de l'événement *via* la circulation sur l'Internet d'une image de caractère somatique apte à propager, à l'ensemble des internautes, l'émotion liée à une pratique spatiale technologiquement orientée. Ce moment est, selon nous, fondateur d'une nouvelle esthétique de l'image en mouvement dont l'appareil numérique mobile s'avère être le médiateur privilégié. Le téléphone portable intelligent devient ici un médiateur esthétique en ce qu'il permet la traduction iconique d'une sensibilité vécue dans la mobilité même de l'individu. Mais ce qui compose surtout le caractère inédit de cette esthétique, c'est que cette pratique spatiale particulière procède, dans ce cas-ci, de l'utilisation du téléphone portable intelligent, avec pour conséquence de produire des objets iconographiques qui participent moins d'une représentation et d'une perception de la réalité spatiale que d'une inscription technique de la mobilité individuelle. Ce pourquoi la « mobilographie » s'avère être un concept opératoire important permettant, d'une part, de mieux appréhender l'usage distinctif de la téléphonie mobile intelligente, et d'autre part, de cerner plus spécifiquement ses conséquences esthétiques propres. Et l'une de ces conséquences réside dans la production d'un espace sensible qui, bien que cette production fasse perdre à la fois l'expérience réelle du lieu et ses représentations, n'en permet pas moins la circulation d'une émotion.

Du moment où le témoin d'un événement pointe son appareil mobile dans une direction précise, celle-ci inaugure moins la communication d'une information qu'elle n'exprime une émotion. Il reviendra ensuite aux chaînes d'informations d'introduire ce point de vue émotif, dans le registre symbolique et discursif afin, précisément, de lui *faire dire* ou de nous y *faire voir* quelque chose. La fusillade, qui a eu lieu dans une salle de cinéma à Aurora au Colorado

à l'été 2012, fit les manchettes et hanta les ondes durant plusieurs jours. On y retiendra surtout l'utilisation qui y a été faite d'une image tournée avec un téléphone portable présentant une foule en panique se précipitant hors de l'édifice dans lequel la fusillade venait tout juste de se produire. Cette image, toujours disponible sur l'Internet, a été vue et revue, analysée et remédiatisée par les chaînes d'information de manière à en faire la trace ultime de l'événement. Il s'agit bien là d'une trace « particulière » en ce qu'elle signale, au départ, la présence d'un individu plutôt que celle, discursive, d'une quelconque institution médiatique. Cette image n'est pas issue d'un point de vue journalistique ou d'un appareillage technique conçu pour produire de la représentation et de la perception, comme c'est le cas de ces images captées par la voie des airs. En confrontant l'image particulière à l'image discursive, nous constatons un écart dramatique entre deux choses, soit entre deux types de virtualisation de l'événement. D'une part, l'image particulière virtualise la présence du sujet, alors qu'avec l'image discursive, c'est la présence du discours qui virtualise l'événement. Dans les deux cas, l'image se distingue à la fois de l'expérience concrète et du lieu de l'événement. Mais ce qui fait la richesse de l'image particulière, c'est qu'elle permet la diffusion d'une sensibilité qui, littéralement, mobilise et *met en mouvement* l'expérience concrète du lieu. De sorte qu'un espace mobile et abstrait de l'événement émerge aussitôt, lequel, par sa diffusion et sa circulation, permet l'établissement d'une communauté de traumatisés.

L'émotion est une mise en mouvement, une *é-motion*. Puisqu'il permet de capter les gestes, la voix et les déplacements de son utilisateur, l'appareil mobile « mobilise » le lieu et en virtualise du même coup la pratique particulière et singulière. Si ces images ont autant de valeur, aux yeux des grandes chaînes d'information, c'est bien parce qu'elles inscrivent une présence au sein de la représentation. Or, il ne faut pas se méprendre, cette présence particulière de l'utilisateur, qu'évoque l'image « mobile », ne nous met pas en contact avec le lieu de l'événement, mais bien avec une émotion. L'utilisateur transmet une forme de délocalisation émotive en ceci qu'il ne reste ici du lieu de l'événement que la trace audiovisuelle d'un choc. Ce choc est celui causé par une dislocation, c'est-à-dire par l'effet occasionné par un phénomène introduisant dans un espace commun – la salle de cinéma – ce qui l'éloigne de ses fonctions habituelles et rassurantes – voir un film. Une fusillade, un séisme ou une manifestation produit bien cette dislocation, soit un déplacement « anormal » de l'espace, lequel ne signifie plus tout d'un coup ce qu'il signifiait jusqu'alors. Une émeute sur une avenue marchande, par exemple, transforme la signification culturelle et économique de cette avenue, en la faisant basculer vers une signification de nature politique ou sociale. Cette dislocation de l'espace provoque ce sentiment de délocalisation, chez le sujet témoin de ce basculement, qui se termine bien souvent en une tétanisation. L'appareil mobile a cette capacité de mettre en mouvement cette tétanisation. Comprenons bien que cette tétanisation est

la conséquence d'une mise à distance psychique du lieu de l'événement, par souci d'autodéfense, et entraîne dès lors la production d'un nouvel espace, hors norme celui-là : un espace traumatique. Aussi, l'appareil mobile participe-t-il de la circulation possible d'un espace traumatique qui, plutôt que de contribuer à faire le deuil d'un espace et ainsi de saisir ce qui a bien pu y *avoir lieu*, pérennise un trauma que l'on peut associer, de fait, à une pratique particulière de l'événement.

L'espace traumatique ainsi produit par l'appareil mobile a tôt fait de circuler sur l'Internet et de se répandre sur les diverses plateformes de communication. Il est tentant alors d'associer cette forme de partage du sensible – le trauma, qui devient ici trauma-réseau – à une caractéristique « nerveuse » du monde virtuel. On ne peut pas prendre alors le terme de virtuel au sens restreint et ainsi perdre la part de réel qui hante tout produit de la virtualisation. Pierre Lévy nous rappelle en ce sens que le virtuel ne s'oppose pas au réel, mais bien à l'actuel, si l'on considère l'actualisation comme une concrétisation, là même où la virtualisation s'avère être une problématisation (Lévy 1998). La production d'espace traumatique, à laquelle contribuent l'appareil mobile et la circulation de ses images, problématise le lieu de l'événement en ce qu'elle en questionne la pratique. En d'autres mots, ce qui était de l'ordre du concret, de l'actuel et de l'apparaître se conjugue désormais à une expérience sensible technologiquement orientée qui donne ses apparats émotifs et abstraits à l'apparaître. C'est le propre de l'appareil de prêter forme à ce qui apparaît. Ceci a pour conséquence d'introduire le lieu, ou ce qui en reste, dans le registre de l'esthétique et de l'imaginaire. De sorte que cet espace traumatique, bien qu'il soit inscrit dans un processus de virtualisation, demeure à la fois sensible et mythifié, réel et imaginaire. On comprend alors que ce territoire émotif virtuel ne s'oppose pas au réel, bien au contraire, il en pérennise plutôt le trauma. Mais la question demeure de savoir si au trauma de la dislocation ne s'ajoute pas le traumatisme associé à la perte du lieu même auquel peut être associé le deuil. Car à virtualiser ainsi le lieu et la présence du sujet, ne sacrifions-nous pas un peu une part de nous-même ?

On peut alors s'interroger sur la place qu'occupe le sujet au sein de cet environnement virtuel et abstrait. Le témoin sait qu'en enregistrant puis en diffusant sa pratique du lieu, il se projette dans un espace de témoignage. Cet espace est une problématisation de sa pratique, laquelle forme avec l'ensemble des pratiques ainsi virtualisées un monde sensible où chacun doit bien trouver *sa place*. Cette place n'est plus physique ni concrète, elle est de l'ordre de la mise en mouvement de l'expérience, bref, de l'ordre de l'émotion. Considérons cette émotion comme ce qui assure, à l'identité virtuelle du sujet, sa part de réel. Aussi, ne sommes-nous plus contraints d'identifier le sujet en fonction de sa provenance, de son identité, de sa nationalité et de son sexe. Une identité émotive laisse en plan toute prérogative symbolique qui, traditionnellement, accorde une place au

sujet, ou, pour paraphraser Jacques Rancière, qui lui institue sa juste part. Le sujet « mobilophile », lui, *prend part* ; il partage une pratique spatiale et participe à l'élaboration d'un espace communautaire inédit, abstrait, dans lequel l'image devient une chose publique. Une identité émotive qui a un pouvoir social nouveau et sans précédent dans la mesure où, par l'image – ou cette « chose » – qui l'identifie, elle sensibilise. C'est ainsi que bien des images « mobilographiques » acquièrent un poids politique remarquable. De cet espace naît ainsi une société qui ne remplace pas celles, concrètes, qui s'érigent suivant quelques diktats idéologiques et symboliques, mais s'en différencie plutôt par son caractère abstrait. Et elle s'en différencie surtout par la nature de ses « sujets ». Le « mobilophile », associé à l'Internaute, est à l'image même de cette société nouvelle ; il est inconstant, anonyme, sans identité autre que celle qu'évoquent sa mobilité et sa mouvance. Cet aventurier du lieu perdu gagne toutefois un espace lui permettant d'y associer, soit de rendre commun, son identité émotive. Aussi, l'espace virtuel n'éradique pas le sujet, il lui ouvre le territoire de ses émotions. Mais plus encore, il implique une véritable politisation de l'affect.

### Conclusion

Le téléphone portable intelligent est philosophiquement intéressant mais, on l'aura compris, il l'est également socialement, esthétiquement et politiquement. Certes, le dispositif assujettit son utilisateur à la mobilité. Ce qui peut laisser sous-entendre que le *Smartphone* n'est qu'une prothèse technologique parmi tant d'autres. Mais depuis qu'il est devenu « intelligent », l'appareil a permis de produire un nouvel espace, virtuel, au sein duquel le sujet du dispositif s'émancipe du lieu concret où il se situe et se positionne, et où il lui est possible de faire l'expérience même de sa « prothéticité », afin de conjuguer son émotion particulière à la sensibilité que ce nouvel espace permet désormais de partager. L'identité émotive de ce nouveau sujet n'en demeure pas moins, à l'origine, déterminée par une fonction technologiquement orientée, celle de se mobiliser. Mais ne pouvons-nous pas, dans cette identité émotive, percevoir l'aube d'une pulsion de mobilité qui, plutôt que de déterminer le sujet, déterminera les fonctions du dispositif ? Oui, si l'on considère le nombre croissant d'applications ayant pour objectif de répondre adéquatement aux besoins et aux désirs du mobilophile.

## RÉFÉRENCES

Agamben, G. (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*  
Paris : Payot,

Ferraris, M. (2005). *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*. Paris : Albin Michel.

Lévy, P. (1998). *Qu'est-ce que le virtuel ?* Paris :  
La Découverte.

## Conditions de publication

1. MEI publie des articles originaux relatifs aux différents domaines d'étude de la communication, de la médiation et des Sciences de l'information.
2. Les articles sont publiés en français ou en anglais.
3. Tout chercheur peut proposer d'organiser un numéro thématique. Après acceptation du projet par la Direction de MEI « Médiation et information », un fonctionnement éditorial délégué se met en place. La Direction invitée s'engage alors à respecter la prémaquette suivante :
  - Ouvrant le numéro, un « Entretien » rassemble les propos d'une ou plusieurs personnalités dont les travaux sont pertinents pour le thème choisi. Longueur de cette partie : 120 000 signes, notes et espaces compris.
  - Composant le cœur du numéro, les articles thématiques sont sélectionnés par la Direction invitée, après appel à contribution. Les articles sont soumis à l'avis et aux demandes de correction éventuelles du Comité de lecture. Chaque article est accompagné d'un résumé en français et en anglais. Longueur de chaque contribution : 25 000 signes, notes et espaces compris.En conséquence de quoi, chaque numéro compte environ 180 pages.
4. Les articles et leur résumé sont envoyés par courrier électronique (format d'échange .doc ou RTF).
5. Les notices bibliographiques sont présentées en suivant la codification de l'American Psychological Association (APA, sixième édition) de la manière suivante : Nom, Initiale du prénom (date). Titre article ou chapitre. Titre ouvrage, film ou exposition. Lieu : Éditeur. (Exemple : Greimas, A. J. (1983).

Du sens II. Essais sémiotiques. Paris : Seuil)

6. Les graphiques, schémas, etc., doivent être d'excellente qualité. Ils sont fournis sur support électronique (définition : 300 dpi). Pour les illustrations et les hors-textes soumis au droit d'auteur, l'auteur(e) doit obtenir les autorisations de reproduction qui ne peuvent être à la charge de la revue.
7. Tout article soumis pour la publication est considéré comme un travail original, non publié ailleurs ni proposé à d'autres journaux ou revues. S'il est accepté, il ne sera pas publié ailleurs sous la même forme, en aucune langue, sans l'accord de la Rédaction.
8. La Rédaction décide de la publication des articles proposés et peut demander aux auteur(e) s les modifications du texte jugées nécessaires. Le comité de lecture de MEI opère en double aveugle. Il contribue au contrôle scientifique des articles et propose aux auteurs des corrections et des adaptations de contenu.
9. Après intégrations des corrections par l'auteur, l'article corrigé est renvoyé au comité de rédaction pour publication.
10. Après parution, l'Auteur(e) reçoit un exemplaire de la revue et un tiré à part numérique en PDF de son article.

Toute correspondance est à adresser à :  
Éditions Op. Cit. - Revue MEI. Médiation et information  
6, rue des Rosiers, 75004 Paris (France)  
Tél. & fax : 33 (0) 1 49 40 66 57

## Numéros parus

**N° 1 (1993). La télévision.** — Entretien avec Éli-séo Véron. — D. Chateau, « Horlogisme ». M. Coulomb-Gully, « Nouvelles tendances en communication politique ». J. Mottet, « Stéréotype et fiction télévisée ». S. Proulx, « Note pour une ethnographie des téléspectateurs ». B. Darras, « La kermesse électronique ».

**N° 2 (1994). Varia.** — Entretien avec Edwy Plenel. — A. Mons, « L'expérience imagologique ». J. Jouët, « Le changement social à l'aune des technologies de communication ». J. P. Cotteret, « Réel ? Virtuel ? »

**N° 3 (1995). Qu'est ce que la culture au-jour-d'hui ?** — Entretien avec Jack Lang. — J. Caune, « Pour une politique de la médiation artistique ». B. Lalanne, « L'argent de la Culture ». B. Darras, « Géométrie de la Culture ». G. Lapassade, « La culture juvénile ». X. Dupuis, « Quand le monde musical déchanté ». P. Berthier, « La voix de Jeanne, les seins d'Hélène ».

**N° 4 (1996). Espace sémantique de la communication (I).** — Entretiens avec Francis Balle, Jean Pierre Balpe, Daniel Bougnoux, Dany Dufour, Bernard Miège, Serge Proulx, Lucien Sfez. — P. Durand, « Genèse sociale et formation sociologique du concept moderne de communication. Perspective d'une recherche en cours ». B. Darras, « Approche étymologique de "Communication", les modalités de *mei* et de *munus* ». P. Picq, « La préhistoire de la communication ».

**N° 5 (1996). Espace sémantique de la communication (II).** — Entretiens avec Rodolphe Ghiglione, Geneviève Jacquinet, Armand Mattelart, Pierre Moeglin, Jean Mouchon, Eliseo Veron. — Y. Winkin, « La communication dans l'Encyclopédie ». C. Baltz, « La communication dans la passe ? ». M. Amorim, « Problème de médiation : le texte de recherche comme objet culturel ».

**N° 6 (1997). Icône-Image.** — Entretiens avec Dominique Chateau, M. Costantini, J. M. Floch, Pierre Fresnault-Deruelle. — J. Fiset, « Signe iconique, signe visuel ». D. Chateau, « La théorie peircienne dans son cadre sémiotique : la question de l'icône ». J. P. Esquenazi, « Peirce et (la fin de) l'image : sens iconique et sens symbolique ».

P. Verhaegen, « L'iconicité ». B. Darras, « Anna M. Kindler, L'entrée dans la graphosphère : les icônes de gestes et de traces. Approche sémiotique et cognitive ». J. P. Meunier, « Y a-t-il de l'image dans le verbe ? Pour une reformulation des rapports entre l'analogique et le digital ». C. Saouter, « Espace public et espace publicitaire : analyse iconique et interprétation d'un corpus ».

**N° 7 (1997). Image et média.** — P. Fresnault-Deruelle, « Les portraits des Présidents de la République : la lente dérive d'un genre ». P. Lardellier, « L'Image incarnée, une généalogie du portrait politique ». M. Vouga, « Perspectives sur le langage des photographies ». A. M. Christin, « Propositions sur la pensée visuelle de Gaëtan Gatian de Clérambault ». M. Chénétier, « Petite sale ». P. Barboza, « Télévision et réalité, l'événement électronique et sa vérité ». G. Lochard, « Les images de télévision. Repères pour un système de classification ». J. L. Weissberg, « Les images hybrides : virtualité et indicalité ». E. Reith, « Quand les psychologues étudient le dessin ».

**N° 8 (1998). Son et voix.** — Entretien avec Michel Chion. — P. Berthier, « Territoires de la voix ». N. Verin, « Quelques notes de programme pour la musique d'aujourd'hui ? ». G. Boudinet, « Petite archéologie d'un "inter-dit" sonore : rockers et rappers ». F. Mellet, « Pédagogie de la voix chantée et hypermédia ». G. Loizillon, « L'analyse et la synthèse sonore : un point de vue musical sur le son ». O. Kisseleva, « Quatrième dimension : essai sur la place du son dans le cyber art ». P. Lardellier, « Du silence et des malentendus qui l'entourent ».

**N° 9 (1998). Voix et média.** — M. Chion, « Les nouveaux masques de la voix ». J. Moure, « Du silence au cinéma ». G. Delavaud, « Télégénie de la parole ». E. Laurentin, « Bribes ». J. L. Jacopin, « Voix d'acteurs ». M. Thonon, « Qui parle ? ». F. Casanova, « La voix de musée ? ». A. Mons, « Le silence de la photographie, la brûlure de l'image ».

**N° 10 (1999). Histoire et communication.** — Entretiens avec R. Chartier, A. Mattelart, P. Breton, P. Flichy. — Témoignages : C. Bertho-Lavenir, M. Thonon. Y. Winkin, « *Munus* ou la communication. Étymologie comme heuristique ». T. Wuillème, « Pour une histoire politique de la communication ». P. Rasse, « L'histoire pour analyser le monde contemporain : l'espace public ».



et les musées ». J. P. Esquenazi, « Une histoire télévisuelle de l'espace public ». M. P. Fourquet, « Un siècle de théories de l'influence : histoire du procès des médias ». J. Perriault, « Les fantasmagores. De l'innovation dans les arts visuels ». J. Davallon, « Communication politique et images au XVII<sup>e</sup> siècle ».

N° 11 (1999). **Multimédia et savoirs.** — Entretien avec D. Harvey, C. Lemmel ; D. Peraya ; B. Goldstein, J. Perot. — F. Casanova & B. Darras, « Multimédia et métasémiotique iconique ». C. Cazes & N. Bernard, « Mise en place d'un observatoire de l'utilisation du multimédia ». B. Darras, « Multimédia et éducation aux images ». C. Depover, « Sur quoi fonder l'efficacité d'un dispositif multimédia ? ». P. Froissart, « La formation assistée par ordinateur ». P. Moeglin, « Multimédia à l'école : la confusion des genres ». P. Marton, « Re-humanisation de la pédagogie au premier cycle universitaire ». C. Welger-Barboza, « Vers une didactique documentaire ».

N° 12 13 (2000). **Médias : 1900 – 2000.** — P. Berthier, « Un conte à rebours ». G. Gouëzel, « La presse écrite », P. Fresnault-Deruelle, « Ernest Maindron, Les affiches illustrées ». J. J. Boutaud, « Entre Balzac et Barthes : du temps de l'annonce à la rhétorique de l'image ». P. Barboza, « L'utopie photographique ». D. Chateau, « Étienne-Jules Marey à côté du cinéma... ». P. Rasse, « La foi du prince : musées d'histoire naturelle et idéologie du progrès scientifique ». G. Delavaud, « La télévision avant la télévision ». M. Thonon, « Le secret, les oiseaux et la fortune ». C. Bertho-Lavenir, « 1891 : le photophone et les réseaux ». B. Darras, « Du pantélégraphe à la télécopie ». S. Katz, « Rêver la voix » D. Vandiedonck, « Passer des disques : passé de la musique ? ». J. Bouchard, « La révolution de l'informatique n'a pas eu lieu ». P. Froissart, « L'invention du "plus vieux media du monde" ». A. Mons, « La communication lumière de la ville ».

N° 14. **Recherche et communication.** — Entretien avec A. Mattelart. — T. Lancien, H. Cardy, J. Delatte, G. Delavaud, P. Froissart, A. Rodionoff, M. Thonon, P. Tupper, « La recherche en communication en France. Tendances et carences ». P. Schlesinger, « Recherche sur les médias et culture de l'audit ». M. de Moragas Spa, « La recherche en communication en Espagne. Défis et

prospective ». Y. Winkin, « La recherche en communication en Belgique francophone. Entretien avec T. Lancien ». M. Sénécal, « Technologies, recherches et acteurs sociaux. Retour historique sur le développement de la recherche en communication au Québec et au Canada. Échanges entre les participants à la Journée d'étude, « Communication : quels liens entre recherche et société ».

N° 15 (2001). **Anthropologie et communication.** — Entretien avec M. Augé, J. Perriault et Y. Winkin. — S. Zenkine, « L'échange symbolique et sa temporalité chez Jean Baudrillard ». J. J. Boutaud & P. Lardellier, « Une sémio-anthropologie des manières de table ». P. Quettier, « Un exemple de système de connaissances empiriques en SIC : les kata dans les arts martiaux japonais ». F. Martin-Juchat, « Anthropologie du corps communicant. État de l'art des recherches sur la communication corporelle ». V. Meyer & J. Walter, « Les médiations mémorielles des batailles de Spicheren ». F. Dorey & J. Davallon, « La Collégiale Saint-Barnard à Romans. Des pratiques culturelles dans un espace culturel : re-catégorisation des espaces, conflits et compromis ». C. Lebreton, « Pour une grammaire de la ville. Approche ethnographique des pratiques piétonnières en milieu urbain ». T. Roche, « L'anthropologie visuelle : un modèle dialogique ». R. Lioger, « L'entretien ethnographique, entre information et contre-transfert. L'inconscient est-il soluble dans la relation informateur / ethnologue... ? ». J. Lagane, « Vers une approche ethnographique des représentations des TIC au sein des PME malaisiennes ». F. Casalegno, « Mémoire collective et « existence poétique » en réseaux. Éléments pour la compréhension des rapports entre nouvelles technologies, communautés et mémoire ». F. Rastier & M. Cavazza, « Sémiotique et interactivité ». C. Genin, « Contre Internet, l'inquiétante extase de Finkielkraut et Soriano ».

N° 16 (2002). **Télévision. La part de l'art.** — Entretien avec C. Guisard, J. P. Fargier, P. Chevalier et P. Sorlin. — D. Chateau, « La télévision au défi de l'art ». F. Jost, « La télévision entre "grand art" et pop art ». N. Nel, « La fonction artistique de la télévision. Réalités et limites ». M. C. Taranger, « Un "huitième art" ? Formes et fonctions du discours sur l'art télévisuel ». G. Delavaud, « Un art de la réalité : les premières fictions de "télé-vérité" ou la télévision par excellence ». J. P. Esquenazi, « L'inventivité à la chaîne : formule des séries télévisées ». P. Marion,

« Glacis d'actualité, effet clip et design télévisuel. Fragments d'une esthétique du petit écran ». G. Soulez, « L'art de la télévision comme "art brut" ». À partir d'une correspondance entre Dubuffet et P. Schaeffer ». P. Bouquillion, « La culture et la communication face à la concentration industrielle et à la financiarisation ». C. Feld, « La télévision comme "scène de la mémoire" : les images du Procès des dictateurs argentins ». H. Fihey-Jaud, « Évolution d'un média : naissance d'une troisième génération de télévision ».

**N° 17 (2002). Musique. Interpréter l'écoute.** — Peter Szendy : « Musique : interpréter l'écoute » (entretien avec É. Da Lage-Py, F. Debruyne et D. Vandiedonck). Antoine Hennion, « Une pragmatique de la musique : expériences d'écoutes. Petit retour arrière sur le séminaire Aimer la musique ». F. Debruyne, « Mes disques préférés. Comment partageons-nous nos écoutes ? ». Y. Jeanneret, « Le monde de la musique de Romain Rolland. Figure auctoriale, communication littéraire et travail de l'écriture ». D. Vandiedonck et T. Lamarche, « Carte postale de Venise. Représenter la musique ». É. Da Lage-Py, « Interprétation musicale et filiation, ou l'opacité retrouvée ». V. Tiffon, « Pour une médiologie musicale ». V. Rouzé, « À l'écoute du quotidien. Le cas de la musique diffusée dans les lieux publics ».

**N° 18 (2003). Jeux, médias, savoirs.** — Entretien avec A. Giordan. — G. Brougère, « Le jeu entre éducation et divertissement ». D. Buckingham, « Pédagogie populaire au London's Millennium Dome ». B. Hébuterne-Poinssac, « Homo sensibilis et edutainment ». M. Frenette, « Se distraire à en mûrir. Regards croisés sur le divertissement télévisuel éducatif ». S. Davin, « La diffusion de l'information dans les séries télévisuelles ». B. Darras, « La culture télévisuelle à l'épreuve de la réalité ». F. Parouty-David, « Esthétique des jeux et des valeurs dans les programmes de télévision ». J. Dalbavie et D. Jacobi, « Jeu télévisé et culture populaire. Le cas de la chanson ». F. Calcagno-Tristant, « Rhétorique du multimédia. Le cas du jeu éducatif scientifique animalier ». J. P. Carrier, « Des jeux d'aventure pour apprendre ? ». E. Lambert, « Multimédia et médiation culturelle. Récréation, re-création de(s) sens ». D. Morizot, « L'écriture en jeu. Fuite ou invention du quotidien ». F. Georges, « Du stade du miroir au stade de l'écran. La représentation de soi comme dynamique d'apprentissage dans le logiciel ludo-éducatif en ligne *Adi 5e Mathé-*

*matiques* ».

**N° 19 (2003). Médiations & médiateurs.** — Entretien avec J. Caune, B. Darras et A. Hennion (par M. Thonon). J. Davallon, « La médiation : la communication en procès ? ». B. Darras, « Étude des conceptions de la culture et de la médiation ». S. Katz, « L'écran comme médiation vers l'infigurable ». M. C. Bordeaux, « Une médiation paradoxale : "La danse, une histoire à ma façon" ». A. Rodionoff, « De l'empire du métissage... ». O. Jeudy, « Les arts de la rue et les manifestations festives des villes ». M. Thonon, « Les figures des médiateurs humains ». F. Julien-Casanova, « Comment la médiation culturelle. La pratique d'un mode-modèle et ses actualisations : les interventions de type conversationnel en présence directe ». B. Dufrière & M. Gellereau, « Qui sont les médiateurs culturels ? Statuts, rôles et constructions d'images ». T. Lancien, « La médiation journalistique au risque du numérique ». T. A. L. Pham, « Des médiateurs (culturels) dans un centre d'art ». M. Monier, « Un site de création contemporaine et son public : le Palais de Tokyo, ou l'utopie de proximité ». Virginie Gannac-Barnabé, « La Saline royale d'Arc-et-Senans. L'influence des médiateurs dans la construction d'une singularité culturelle ». Silvia Filippini-Fantoni, « La personnalisation : une nouvelle stratégie de médiation culturelle pour les musées ».

**N° 20 (2004). Sexe & communication.** — Entretien avec Shere Hite (par Julie Bouchard & Pascal Froissart). M. H. Bourcier, « Pipe d'auteur. La "nouvelle vague pornographique française" et ses intellectuels (avec J. P. Léaud et Ovidie, C. Millet et son mari, et toute la presse) ». C. Détrez, « Du quiproquo au monologue ? Rapports sexuels et rapports de sexe dans la littérature féminine contemporaine ». M. C. Garcia & P. Mercader, « Immigration, féminisme et genre dans le traitement médiatique du mouvement "Ni putes ni soumises" ». J. C. Soulages, « Le genre en publicité, ou le culte des apparences ». F. Martin-Juchat, « Sexe, genre, et couple en publicité. Une tendance à la confusion ». M. Charrier-Vozel & B. Damian-Gaillard, « Sexualité et presse féminines. Éros au pays du dévoilement de soi ». I. Gavillet, « Constructions sociales, scientifiques et médiatiques d'un lieu commun. L'acceptation croissante de l'homosexualité à la télévision ». J. Ibanez Bueno, « Ouvertures phénoménologiques sur la télécommunication sexuelle électronique ».

M. Toulze, « Une journée au Salon de l'érotisme. La confusion des genres ». J. Plante, « Le public féminin, victime des médias ? Le cas des consommatrices de films pornographiques ». F. Georges, « La fiction identitaire de Ginger Bombyx, ou l'hédonisme de la spécularité ». P. Merlet, « Les représentations de la sexualité dans les articles "Femme" et "Homme" du TLF ». A. Tavernier, « De la parité de genre à l'égalité des sexes. La construction d'un référentiel médiatique ».

N° 21 (2004). **Espace, corps, communication.** — Entretiens avec Anne Cauquelin et François Laplantine, « Espace, corps, communication » (par A. Mons). S. Lavadinho & Y. Winkin, « Quand les piétons saisissent la ville. Éléments pour une anthropologie de la marche appliquée à l'aménagement urbain ». A. Gauthier, « Du côté de l'immobilité ». P. Baudry, « L'espace des morts, l'enjeu de l'incommunication ». P. Fresnault-Deruelle, « Hergéographie ». A. Mons, « Glissement des images et appréhension des lieux ». J. M. Noyer, « Remarques sur la conversion topologique cerveau-monde ». M. Sobieszczanski, « Est-ce qu'un bras parle ? ». A. Boulloires, « De la présence du corps dans les "réalité virtuelle" ». N. Hillaire, « Les métamorphoses du mur. Paroi, rideau, écran, téléprésence ». F. Séguret, « Otsuka Art Museum, ou l'esthétique du virtuel dans la circularité de l'espace mondialisé ». O. Jeudy, « Buster Keaton, un défi au "morphing" ». A. Milon, « Tracé de corps. Artaud redéployé dans Bacon ». B. Goetz, « La chambre, ou "Le scandale s'abrite dans la nuit" ». L. Devel, « La figuration des corps de la ville. Photographie et cinéma de la fragmentation ». F. Seyral, « Des corps en suspens. Espace, image, temps chez Bill Viola ». A. Jarrigeon, « Vers une poétique de l'anonymat urbain ».

N° 22 (2005). **Transparence et communication.** — D. Bougnoux et S. Tisseron, « Paradigme analytique, paradigme sensible », entretiens avec Jean-Jacques Boutaud. J. Walter, « Mondes professionnels de la communication et transparence. De la codification à la régulation ». O. Arifon, « De la transparence en diplomatie. Entre vision idéale et nécessités de communication ». P. Ricaud, « Opacité et transparence de la prison ». A. Mercier, « Médias d'information et transparence. De l'idéal aux sombres réalités ». N. Pignier, « Le blog, symptôme viral de l'intimité ». O. Galibert, « La transparence dans les communautés vir-

tuelles. Entre liberté d'expression, instrumentalisation marchande et surveillance ». C. Duteil, « Marjorie vous dit tout, ou comment les publicités pour les produits bio communiquent... ». R. Ferreira Freitas, « Jeux de transparence entre-murs. La culture de la peur et les malls de Rio de Janeiro ». S. Floriant, « Transparence et musée ? "Corpus" ou l'économie d'un système de visualisation ». E. Mahé, « Transparence et régimes de visibilité. L'invisibilité comme forme du visible ». K. Tinat, « La transparence du corps féminin. Regards croisés entre anorexie mentale et pornographie ». N. Aliouane, « Télévision : transparence ou apparence ? ». N. Giraud, « Quand l'ordinateur se dévoile. Entre immédiateté et ralentissement perceptifs ».

N° 23 (2005). **Le corps, le vin & les images.** — Entretien avec François Dagognet, « Le vin que nous célébrons » (par H. Cahuzac & M. Joly). H. Cahuzac & B. Clavier, « De l'expérience phénoménale aux images mentales. Théorie des qualia et sémiotique qualitative ». J. Candau, « Vin, arômes, couleurs et descripteurs sensoriels. Quel partage de la dégustation ? ». P. Marion, « Images de l'ivresse / la griserie. Disjonction et musicalité corporelles ». J. P. Allaire, « En-deçà et au-delà des images. Le Réel du vin ». L. Dax, « L'ivresse du Tintoret. Le corps et le vin dans les Cènes du Tintoret ». R. Grisolia, « L'"esprit de vin". Mythologie, transformation et aberration de l'image corporelle dans Fellini Satyricon et La grande bouffe ». H. Larski, « Cinéma américain et vin. Du sacré à l'amitié virile, de l'amour interdit au plaisir charnel féminin, du repli sur soi à l'ouverture au monde ». D. Belcèil, « Le vin dans la liturgie catholique aujourd'hui. La restauration de la communion des fidèles au calice depuis le concile Vatican II après plusieurs siècles de disparition ». M. Versel & O. Laügt, « Du vin au corps, mots de fête ». A. Grigorieva, « Vieillesse du vin, vieillesse de l'homme. L'image du vin dans l'Antiquité classique ». B. Rafoni, « Romanée-conti 1935, un roman interculturel ». J. Fontanille, « Paysages, terroirs, et icônes du vin ». É. Pothier, « Le courtier bordelais ou la dynamique sensible des solidarités viticoles au XIXe siècle ». G. Laferté, « Image aristocratique et image vigneronne des vins. Lutte pour l'appropriation de la valeur ajoutée en Bourgogne dans l'entre-deux-guerres ». D. Tsala Effa & S.-K. Baik, « Le corps du buveur. Occident / Extrême-Orient ».

N° 24-25 (2006). *Études culturelles & Cultural Studies*. — Entretiens avec Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart, « Les études culturelles sont-elles solubles dans les Cultural Studies ? » (par B. Darras). J. Baetens, « “Cultural Studies” n'égalent pas “études culturelles” ». C. Genin, « Les études culturelles : une résistance française ? ». B. Darras, « La tache aveugle. Approche sémiotique et systémique du paradigme de l'agency ». M. Thonon, « Les fractures culturelles françaises ». M. H. Bourcier, « Études culturelles et minorités indisciplinées dans la France métropolitaine ». L. Béru, « La banlieue, révélatrice de l'utilité des “French Cultural Studies” ». Pour l'étude des (non)-dits ethno-raciaux français ». M. C. Naves, « Les études culturelles pour penser le communautarisme en France depuis le début des années 1990 ». M. J. Bertini, « Un mode original d'appropriation des Cultural Studies : les Études de genre appliquées aux Sciences de l'information et de la communication. Concepts, théories, méthodes et enjeux ». P. Rasse, « Les Cultural Studies et l'étude des cultures populaires ». P. Fresnault-Deruelle, « “Immobilier, à grands pas”, ou le Défilé du juillet ». V. Rouzé, « Les pratiques culturelles en question. Interdisciplinarité et quotidienneté au travers de la musique ». R. Rickenmann, « La question de la réception culturelle dans les enseignements artistiques ». S. K. Hong-Mercier, « Les études culturelles et le phénomène de Hallyu (Korean Wave) en Asie de l'Est ». O. Arifon, « Comprendre les logiques de la médiation diplomatique, une application du décentrement culturel ». C. Castellano, « La Malinche : médiatrice transcontinentale ». S. Bahry & B. Darras, « Mutation linguistique et nouveaux médias. Mosaïque linguistique en Tunisie ». S. Belkhamza & B. Darras, « Culture matérielle et construction de l'identité culturelle. Discours, représentations et rapports de pouvoir ». L. Bolka-Tabary, « La circulation des contenus télévisuels au cœur des pratiques médiatiques. Perspective sémio-pragmatique et héritage culturaliste ». M. Cervulle, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie “ethnique” ». R. Di Lorenzo, « Notre musée d'autrui. Réflexions sur la beauté du Musée du Quai Branly ». É. Kredens, « La réception mosaïque de la télé-réalité : la jeunesse et la multiplicité des regards ». S. Lesenne, « Études culturelles et culture de l'écrit. Considération épistémologique du phénomène de lecture ».

N° 26 (2007). *Poétiques de la bande dessinée*. — Entretien avec Jirô Taniguchi réalisé par Benoît Peeters. Christophe Genin, « Cadre et démesure. Little Nemo sans repères » (sur Winsor McCay). Pierre Fresnault-Deruelle, « Hergé, ou L'intelligence graphique ». Yves Lacroix, « Une esthétique de la contrainte » (sur Charles M. Schulz). Viviane Alary, « Tardi, sa marque, son souffle ». Philippe Marion, « Nomadisme et identité graphique. Moebius, une poétique de l'errance ». Erwin Dejasse, « L'histoire du monde où tout peut exister » (sur Fred). Vincent Baudoux, « Rumeurs... » (sur Jean-Jacques Sempé). Bernard Darras, « Corto Maltese, l'espace recomposé par la conscience et la mémoire » (sur Hugo Pratt). Boris Eizykman, « Keep on... Crumbin' » (sur Robert Crumb). Philippe Marcelé, « Alberto Breccia, “Thumoriste sanglant” ». Jan Baetens & Hilde Van Gelder, « Permanences de la Ligne claire. Pour une esthétique des trois unités dans L'ascension du Haut-Mal de David B. ». Sylvain Lemay, « L'Origine de Marc-Antoine Mathieu, ou Le surcroît de l'œuvre ». Pierre Alban Delanoy, « L'instabilité stylistique d'Art Spiegelman ». Jacques Samson, « Une vision furtive de Jimmy Corrigan ». Mario Beaulac, Pierre Fresnault-Deruelle et Jacques Samson, « Bibliographique sélective. Pour une poétique de la bande dessinée ».

N° 27 (2007). *Habiter, communiquer*. — Jean Mottet, Caroline Renard & Chris Younès, « Questions à Abbas Kiarostami et Henri Gaudin ». Benoît Goetz, « La “maison” des philosophes (à partir d'une lecture de Martin Buber) ». Chris Younès, « La maison de l'impossible ». Thierry Paquot, « La “maison du futur”, une invention récurrente ? ». Jean-Louis Leutrat & Suzanne Liandrat-Guigues, « La maison aux couloirs qui bifurquent ». José Moure, « La crise de l'habiter dans le cinéma d'Antonioni : la maison comme lieu d'inhabitation ». Pierre Fresnault-Deruelle, « Moulinsart, demeure aspirante et refoulante ». Jean Mottet, « Habiter le périurbain : une tradition américaine ». Thierry Paquot, « Maison et écologie ». Wissam Mouawad, « Fermeture et ouverture de la maison arabe traditionnelle ». Taos Mérad, « La maison chez Miyazaki : rêve et quotidien ». Alya Belgaroui-Degalet, « Les Desperate Housewives en leurs maisons ».

N° 28 (2008). *La communication nombre*. — Julie Bouchard, « Communiquer, gouverner, et être gouvernés par les chiffres. Questions à Jacques

Durand et Alain Desrosières ». Julie Bouchard, « La communication, le nombre, et le néolibéralisme ». Étienne Candel, « Une rationnalité quotidienne de statistiques. La pratique éditoriale du "chiffre du jour" dans la presse écrite ». Laurent Béru, « Statistiques ethniques, débats sociétaux et études en communication. L'universalisme français à la lumière du différentialisme anglosaxon ». Stéphanie Hurez, « Des statistiques à mi-chemin entre dits et non-dits : étude des rapports d'activités disponibles sur le secteur du téléachat ». Alexandre Coutant, « Convaincre dans l'incertitude. Les publicitaires et les chiffres ». Frédéric Lebaron, « Comment mesurer les "performances" des universités ? Quelques réflexions sur la mise en place d'indicateurs à l'Université de Picardie ». Vincent Petitot, « L'organisation, charnier de chiffres ». Roger Bautier, « L'impérialisme des statistiques de réseaux ». Anne-Claire Jucobin, « L'État "statistique", l'objectivité et la transparence ». Jean-Baptiste Comby, « Statistiques et imputations de responsabilité. "Les Français sont responsables de 50 % des émissions de gaz à effet de serre" ». Anthony Mathé, « Regards sémiotiques sur les statistiques en cosmétique ».

N° 29 (2008). **Communication, organisation, symboles.** — Claudine Batazi, Céline Masoni Macroix. Entretiens. « La fonction symbolique créatrice de lien ». Questions à Daniel Bougnoux et Michel Maffesoli par Claudine Batazzi et Céline Masoni Macroix. Questionner de nouveaux enjeux symboliques pour les organisations : la communication environnementale et la « communication responsable », Françoise Bernard. « Éthiques et contextes organisationnels », Christian Le Moëne. « Qualité, projet, numérique : trois variations symboliques de l'efficacité gestionnaire », Gino Gramaccia. « Efficacité symbolique du discours : la figure de l'utopie », Claudine Batazzi. « Des comptes aux contes », Nicole D'Almeida. « De l'usage du symbolique dans l'élaboration d'un sens commun : entre management et manipulation », Henri Alexis. « De la désymbolisation des relations interpersonnelles à l'œuvre dans certaines sphères entrepreneuriales... », Pascal Lardellier. « L'émergence de formes. La forme réticulaire, de la culture à la communication, Céline Masoni Macroix. La convivialité en entreprise. Topique et topographie d'une figure sensible, Jean-Jacques Boutaud & Mihaela Bonescu. Présence numérique : du symbolique à la trace, Louise Merzeau. Corps, nombre, lumière. Les phénomènes colorés d'Œil-océan, image 3d expérimentale », Anne-Sarah Le Meur. « Action de médiations symboliques pour la construction d'une représentation dans une cité », Natacha Cyrulnik. « Ce que dit le doigt de l'ange », Michel Cals.

N° 30-31 (2009). **Objets et Communication** — Bernard Darras et Sarah Belkhamza. Entretiens. « Design et Communication ». Questions de Bernard Darras et Sarah Belkhamza à 5,5 Designers : Claire Renard, Anthony Lebossé et Jean-Sébastien Blanc. « Architecture and the shaping of thought », Andrzej Piotrowski. « Le circuit de la culture et le designer : nouvel intermédiaire culturel ou technicien ? », Gavin Melles. « The secret lives of ANT's », Johann van der Merwe. « Co-constructing meaning with materials in innovation workshops », Trine Heinemann, Robb Mitchell & Jacob Buur. « Objets, culture, valeurs et marque », Jérôme Guibourgé. « La patrimonialisation comme arme concurrentielle », Nathalie Audigier. « The design contest: the function, form, and meaning of the Bell telephone, 1920-1939 », Jan Hadlaw. « Le gaucher contrariant : critique de l'objet polarisé », Christophe Genin. « L'objet symbolique sacré du bouddhisme et son double mode de communication dimensionnelle : la pagode et le mandala », Jung-Hae Kim. « On the shine of things and the uses of Gleaming », Keith Russell. « La table qui désire la communication. Ponge and the object », Jung-A Hue.

N° 32 (2010). **Mémoires et Internet** — Nicole Pignier et Michel Lavigne. « De l'Internet à la mémoire humaine », Nicole Pignier. Entretiens. « Les usages de l'Internet : quelles conséquences sur la mémoire humaine ? ». Questions de Michel Lavigne et Nicole Pignier à Nathalie Roelens et Ugo Volli. « Les harmoniques du Web : espaces d'inscription et mémoire des pratiques », Yves Jeanneret. « Quelles mnémotechniques pour l'Internet ? », Olivier Le Deuff. « L'Internet comme orthèse cognitive : nouveaux usages de la mémoire », Thierry Gobert. « Du butinage réflexif à la spatio-temporalisation des informations sur le Web », Étienne Armand Amato. « Internet, la mémoire et le corps », Michel Lavigne. « De la pratique médiatique comme topo-graphie d'une mémoire collective », Eléni Mitropoulou. « Quand l'INA propose ses « archives pour tous » D'une mémoire télévisuelle à la naissance d'une télévision-mémoire en ligne », Benoit Lafon. « De l'espace du parcours à l'espace du savoir », Odile Le Guern. « Pratiques et temporalités des réseaux socio-numériques : logique de flux et logique d'archive », Alexandre Coutant - Thomas Stenger. « La logique de médiation de pratiques de mémoire dans des sites agrégatifs du tourisme », Émilie Flon. « Mémoire humaine et expérience de soi par le Web », Fanny Georges. « L'étrange objet webfilmique et la compétition mémorielle sur le Web 2.0. Exemple d'une fabrication de la mémoire des pieds-noirs », Djernaa Maazouzi. Les web-documentaires : nouvelles écritures multimédias au service de la mémoire collective ?, Sophie Barreau-Brouste.



**N° 33 (2011). Littérature et Communication : la question des intertextes** — Alain Payeur. « Les intertextes, objets socioculturels entre le littéraire et le communicationnel ? », Alain Payeur. Entretiens. « Littérature et Communication ». Questions d'Alain Payeur à Jan Baetens, Yves Jeanneret et Thierry Lancien. « Les titres de presse dans *The Shipping News* : intertexte et caractérisation », Florent Moncomble. « Quand le Sam Spade de Dashiell Hammett devient celui de John Huston. Hammett revu et corrigé par Hays et Warner »; Carl Veters. « Des romans aux films : James Bond et la culture de l'image », Julie Michot. « Les Champs d'honneur, texte et intertextes », Alain Payeur. « Les sites « dédiés » en littérature jeunesse : des modes d'accès diversifiés à la littérature », Karel Soumagnac. « Du texte à la promenade littéraire : déconstruction, reconstruction », Anne-Marie Cojez. « La place du récit dans l'intertexte. A propos de discours tenus sur la technique », Marianne Chouteau - Céline Nguyen. « L'écriture du moi au service de la communication politique : le cas du blog d'Alain Juppé », Marieke Stein. « Le maillage intertextuel des blogs de voyage ou la production de figures du voyageur », Oriane Desceilligny - Caroline Angé. « Littérature numérique : une littérature communicante ? », Serge Bouchardon. « Ecrivains folkloriques d'Internet : expérimentation de la communication en réseau », Camille Paloque-Berges. « Du blog au livre : l'écrivain en ligne », Camille Brachet. « Du Canzoniere au journal filmé en ligne : 365 Day Project de Jonas Mekas », Marida Di Crosta.

**N° 34 (2011). Écrans & Médias** - Thierry Lancien. « Généalogie de l'hypertexte comme média à partir d'entretiens avec Ted Nelson », Bernard Darras, Thierry Lancien. « Le cinéma est encore mort ! Un média et ses crises identitaires », André Gaudreault, Philippe Marion. « L'image écran, de la toile à l'interface »; Jean-Claude Soulages. « Multiplication des écrans et relations aux images : de l'écran d'ordinateur à celui du téléphone portable », Marie-Julie Catoir, Thierry Lancien. « La traversée des écrans : Proxémie des dispositifs et enclassements médiatiques », Etienne Armand Amato, Etienne Pereny. « Manipulation des médias à l'écran et construction du sens », Serge Bouchardon. « La construction d'un sens dans la polysémie du design web », Christine Breandon, Franck Renucci. « L'écran outil et le film objet : le cas de l'annotation sur Internet », Michaël Bourgatte. « Ecran vidéoludique et journalisme: vers de nouvelles pratiques informationnelles », Aurélie Lamy, Philippe Useille. « Etude sémio-rhétorique du rôle de l'hypertexte dans le discours journalistique du voyageur », Alexandra Saemer. « Les formes d'adresse au spectateur : du cinéma au jeu vidéo en passant par la bande dessinée », Gwenn Scheppeler. « Playful TV screen. The playability and role of

TV in producing interactive experience », Paulina Tuomi. « L'écran du smartphone dans tous ses états », Virginie Sonet. « Les espaces de l'écran », Guislaine Chabert. « Mimesis de l'écran. Quand le contenu devient sa propre représentation », Diana Dula.

**N° 35 (2012). Scientisme(s) et communication** - Aurélie Tavernier. Présentation du numéro, Aurélie Tavernier. « À propos de l'engagement du savant dans le politique. Le métier d'historien – ou comment faire usage de l'histoire pour éviter d'en abuser. », Entretien avec Gérard Noiriel. « De la normalisation des savoirs à l'imposture scientifique : retour et détours de l'idéologie scientifique. », Entretien avec Roland Gori. « Savoirs et scientisme saisis par le discours. Les liaisons discursives », Roselyne Ringoot. « Positivisme ou scientisme ? Les enjeux politiques d'un point de vocabulaire ? », Frédéric Dupin. « Vous pouvez répéter la réponse ? L'expertise scientifique au risque de la certitude », Aurélie Tavernier. « La démocratie participative ou l'impossible refus du scientisme », Magali Nonjon. « La science sur le web. Numérisation des textes et dédifférenciation du savoir », Johannes Angermüller. « Mesure et démesure de l'emballage médiatique. Réflexions sur l'expertise en milieu journalistique », Pascal Froissart. « Mise en scène de la scientificité dans le débat citoyen. Le cas des OGM comme argument d'une lettre ouverte autour de la science », Nathalie Garric - Michel Goldberg. « Fiction, idéologie et argumentation dans le débat sur les OGM », Michel Goldberg - Maryse Souchard. « Du scientisme à l'anti-scientisme ? L'utilisation du discours scientifique comme ressource militante par " Ni Putes Ni Soumises " », Zineb Benrahhal Serghini. « Délinquance juvénile : les usages journalistiques des discours sociologique et criminologique », David Pichonnaz

## Bulletin d'abonnement

À ADRESSER À :

Éditions de l'Harmattan, Service des abonnements  
5 & 7, rue de l'École-Polytechnique, F – 75005 Paris (Europe)  
Fax : (33) 1 43 25 82 03. Courriel : [diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

Veillez m'abonner à MEI (Médiation & information) pour la durée de :

1 an (deux numéros) : 30,50 EUR en France et en Europe,  
33,55 EUR pour le reste du Monde,  
27,45 EUR pour les étudiants \*

2 ans (quatre numéros) : 61,00 EUR en France et en Europe,  
67,10 EUR pour le reste du Monde,  
54,90 EUR pour les étudiants \*

\* Joindre une photocopie de la carte.

**Veillez m'adresser la revue à l'adresse ci-après :**

Prénom & nom : .....

Rue : .....

Ville, code postal, pays : .....

**Veillez me faire parvenir également les numéros qui manquent à ma collection :**

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> N° 6, à 16,80 €      | <input type="checkbox"/> N° 21, à 18,30 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 7, à 16,80 €      | <input type="checkbox"/> N° 22, à 18,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 8, à 16,80 €      | <input type="checkbox"/> N° 23, à 18,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 9, à 16,80 €      | <input type="checkbox"/> Nos 24-25, à 24,00 € |
| <input type="checkbox"/> N° 10, à 16,80 €     | <input type="checkbox"/> N° 26, à 23,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 11, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 27, à 17,50 €     |
| <input type="checkbox"/> Nos 12-13, à 22,90 € | <input type="checkbox"/> N° 28, à 18,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 14, à 16,80 €     | <input type="checkbox"/> N° 29, à 18,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 15, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 30-31, à 35,00 €  |
| <input type="checkbox"/> N° 16, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 32, à 19,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 17, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 33, à 17,50 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 18, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 34, à 17,50 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 19, à 18,30 €     | <input type="checkbox"/> N° 35, à 18,00 €     |
| <input type="checkbox"/> N° 20, à 16,00 €     |   |

**Veillez trouver ci-joint mon règlement :**

par chèque, à l'ordre de « Éditions de l'Harmattan – MEI » ;

par mandat national ou international ;

par bon de commande de l'établissement payeur ;

par carte bancaire (Visa, Mastercard),

n° .....

expirant le : .....

Signature :

ÉDITIONS DE L'HARMATTAN

7, rue de l'École-polytechnique. 75005 Paris.

Site Web : <http://www.librairieharmattan.com>.

Courriel : [diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr) et [harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

L'HARMATTAN, ITALIE

Via Degli Artisti, 15

10124 Turin

L'HARMATTAN, HONGRIE

Könyvesbolt, 1026. Kossuth L. U. 14-16

1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO

Rue 15. 167 route du Pô Patte d'oie. 12 BP 226

Ouagadougou 12. Tél. : (00226) 50 37 54 36

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA

Faculté des Sciences sociales, politiques et administratives

BP 243. KIN XI. Université de Kinshasa

L'HARMATTAN, GUINEE

Almamyà Rue KA 028 (en face du restaurant Le cèdre) OKB Agency

BP 3470 Conakry. Tél. : (00224) 60 20 85 08. Courriel : [harmattanguinee@yahoo.fr](mailto:harmattanguinee@yahoo.fr)

L'HARMATTAN, COTE D'IVOIRE

M. Étien N'dah Ahmon. Résidence Karl. Cité des arts.

Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03. Tél. : (00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN, MAURITANIE

Espace El Kettab du livre francophone. N°472, avenue du Palais des congrès

BP 316 Nouakchott. Tél. : (00222) 63 25 980

L'HARMATTAN, CAMEROUN

BP 11486 Yaoundé Tél. : (00237) 458 67 00 ou 976 61 66. Courriel : [harmattancam@yahoo.fr](mailto:harmattancam@yahoo.fr)







# LES TERRITOIRES DU VIRTUEL

**Mondes de synthèse (MMORPG), univers  
virtuels (Second Life), serious games,  
sites de rencontre...**

Sous la direction d'Anolga Rodionoff

Au virtuel sont associées de nombreuses significations si bien que celui-ci se dérobe très souvent à l'analyse. Parmi elles, certaines renvoient au domaine de la technique, d'autres tiennent le virtuel pour un concept, d'autres significations enfin se rapportent à l'imaginaire. Le pari et l'ambition de ce numéro ont été de prendre acte de ses diverses significations, une première étape pour déconstruire et circonscrire le virtuel. Une seconde étape nécessaire supposait ensuite de réduire son champ d'application. Aussi, ce numéro rassemble-t-il des analyses de chercheurs qui, in fine, interrogent le virtuel à partir des mondes de synthèse (ou MMOG), des univers virtuels (tels que Second Life), des serious games ou encore des sites de rencontre en ligne.

The virtual is associated with many meanings and therefore often evades analysis. Among these, some refer to the technical field, others consider the virtual as a concept, and, finally, other meanings relate to imagination. The challenge and ambition of this issue are to take stock of its various meanings, a first step to deconstruct and understand the virtual. The second necessary step then implies reducing its scope. This issue therefore brings together the analyses of researchers, who, ultimately, question the virtual by studying Massively Multiplayer Online Games (MMOGs), virtual worlds (i.e. Second Life), serious games or online dating sites.



L'Harmattan

Centre national du  
**Livre**

ISBN 978-2-343-02374-8  
Prix éditeur : 22,50 Euros